L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE
PRÉSIDENT

MAURICE LAFARGUE
Directeur-Gérant

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 5 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abeille est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Vendredi, 25 septembre 1914.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	66	17
Midi	76	22
3 p. m.	78	23
6 p. m.	79	23

La Défense Nationale

Les communiqués de la guerre nous permettent de comprendre la situation telle qu'elle se présente. Sur la frontière de l'Est et sur la ligne du Nord, nos armées tiennent toujours; elles reçoivent incessamment des renforts.

Mais, il peut arriver qu'en raison de l'effort surhumain accompli par l'armée d'invasion, notre aile gauche, qui a toujours été la partie faible de notre défensive, soit obligée de se rapprocher de Paris.

Dans ce cas, on peut supposer qu'elle livrerait une bataille avant de se trouver sous l'abri des forts et cette bataille déciderait de la nouvelle phase de la guerre, à savoir la défense de la capitale en fonction de la défense nationale. Tout notre front de l'Est formerait sans doute, alors, une ligne unique, et Paris deviendrait le pivot de la défense générale.

Il est superflu d'ajouter que l'investissement complet d'une place de 200 kilomètres de tour est impossible. Paris resterait donc vraisemblablement en communication avec la province.

Appuyé sur la ceinture de ses forts qui le protègent à une distance moyenne de trente à quarante kilomètres, abritant, sous la protection de cette ceinture, à la fois une armée de campagne et toutes les ressources dont il dispose, Paris tiendrait jusqu'à la plus extrême limite.

D'autre part, la Défense nationale serait organisée en province pour lutter vigoureusement et épuiser, par sa résistance, les armées d'invasion.

On ne sait pas encore si les bruits qui commencent à se répandre du départ de nombreux trains traversant la Belgique et emportant des troupes allemandes vers la frontière russe sont confirmés. Mais le fait est des plus vraisemblables et il ne tardera pas à se confirmer.

Alors, les troupes alliées franco-anglo-belges éprouveront un premier allégement. De nouveaux progrès pourront se dessiner de notre part et nos lignes, qui n'ont pas été entamées vers l'Est, reprendront leur valeur offensive sur l'arrière des troupes allemandes dans la direction de la Meuse, des Ardennes et du Luxembourg.

Toute la question est là: ne pas laisser aux Allemands les moyens de renvoyer sur leur frontière orientale des troupes en nombre suffisant pour briser l'élan des Russes.

Ceux-ci sont aux prises, vers Lemberg, avec l'armée autrichienne. Les premières nouvelles de cette bataille qui paraît colossale (on parle de 800.000 Russes engagés contre 600,000 Autrichiens), sont favorables. Ainsi les Russes se seraient ouvert le chemin de Vienne d'une part, tandis que celui de Berlin s'ouvre devant eux d'autre part.

Le sort des armes peut ainsi changer du jour au lendemain. On comprend les raisons capitales qui imposent à la France, capitale et province s'appuyant l'une l'autre, une résistance désespérée.

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie française.

Bonaparte A Arcis-Sur-Aube

En arrêtant soudain toute l'organisation de la vie nationale, la déclaration de guerre a fait oublier tous les livres nouveaux que leur mauvais destin a fait paraître précisément à ces heures difficiles. Il est tels de ces livres pourtant qui méritaient un sort meilleur et qui, même à l'heure présente, peuvent nous intéresser. Tels par exemple les ouvrages d'histoire, les mémoires, les récits de toute sorte où revit, évoquée, la vie passée de notre pays avec ses gloires, ses triomphes ou ses malheurs.

C'est parmi cette catégorie d'œuvres excellentes qu'il convient de ranger le livre de M. Octave Beuve, récemment paru chez l'éditeur Borger-Levrault dans la "Bibliothèque de la Revue historique de la Révolution française et de l'Empire." M. Octave Beuve s'est proposé de nous rappeler les événements qui signalaient les invasions de 1814-1815. Non point par un récit ordonné et général, mais en reproduisant les souvenirs inédits de quelques témoins des événements. Au premier de ces mémoires, "Notice historique sur les événements dont Arcis a été le théâtre en 1814," nous empruntons les pages qu'on va lire. L'auteur, P.-Ch. Finot était, lors de l'invasion de 1814, régisseur du château d'Arcis, propriété du comte de Labriffe, chambellan de l'Empereur. Il renseigna Napoléon lorsque celui-ci, le 20 mars, arriva au château. Le dialogue du souverain et du modeste régisseur, en de si graves circonstances, ne manque pas de couleur.

Il descendit pour la seconde fois au château, qui, depuis le mois de février, semblait être devenu le rendez-vous général des parties belligérantes pour y etablir leur quartier général. Celui de l'armée alliée en était sorti le 19 mars, et, le 20, celui de l'armée française s'y installait. Le premier soin de l'empereur Napoléon, en arrivant, fut de se faire rendre compte de ce que paraissaient projeter les Alliés. Il savait que M. Finot, régisseur du château, avait eu avec leurs chefs de fréquentes relations; il le fit appeler et eut avec lui un entretien que nous pouvons reproduire à peu près textuellement, d'après le manuscrit laissé par M. Finot, qui a recueilli ce dialogue presque séance tenante: Napoléon, au milieu du salon, se fait apporter une grande table pour y placer des cartes. Un officier supérieur du génie les déploie. Le prince de Neuchâtel entre et sort fréquemment pour donner des ordres; M. Finot, dans un coin.

Bonaparte. — Est-ce que vous êtes ici depuis mon passage?

Moi. — Oui, Sire.

Bonaparte. — Vous avez vu beaucoup de mouvements de troupes. De quelles nations?

Moi. — Des Russes, des Bavarois, des Prussiens, des Etats de la Confédération du Rhin, des Autrichiens...

Bonaparte. — Ah oui! Le prince de Schwarzenberg était ici hier?

Moi. — Oui, Sire.

Bonaparte. — Un pauvre homme! la créature de Metternich!

Le Prince de Neuchatel. — Le duc de Tarente demande les ordres de Votre Majesté.

Napoléon, après avoir examiné une carte et marqué un point avec un compas qu'il tenait à la main: "Qu'il suive la route de Pleurs et les bords de l'Aube pour venir me rejoindre." ("A un aide de camp qui lui apporte des papiers à signer.): "Les imbéciles; c'est fait tout de travers!"

Le Prince de Neuchatel. — C'est peut-être de ma faute. J'ai écrit sous la dictée de Votre Majesté, qui n'aime pas qu'on la fasse répéter, et j'aural peut-etre oublié quelque chose...

Bonaparte, "lui rendant le papier, presque en colère." — Il fallait voir! ("A moi."): Eh bien! qu'est-ce que disait Schwarzenberg de mon armée? La croyait-il plus nombreuse que la sienne.

Moi. — Non, Sire.

Bonaparte, "se promenant dans le salon." — Combien disent-ils donc qu'ils sont?

Moi. — Cent cinquante mille hommes dans un rayon de dix à douze lieues.

Bonaparte. — Ce n'est pas vrai!

Moi. — Ils ajoutent que les réserves de l'armée russe et de l'armée autrichienne sont sur le point de les rejoindre.

Bonaparte. — Cela n'est pas vrai! Elles sont encore sur le Rhin! Vous, combien pensez-vous qu'ils aient d'hommes sous les armes?

Moi. — Cent mille à cent vingt mille hommes, et je suis fondé à le croire d'après une circonstance que voici: depuis que nous sommes occupés par l'ennemi, nous ne voyons plus de journaux français. Désirant les lire, je les demandai au prince qui voulut bien me les procurer. Un jour il me dit de les aller prendre sur son bureau; ils y étaient à côté d'un état de situation que je crois être celui de son armée, et, sans le vouloir, sans dessein, je jetai les yeux sur cet état au bas duquel je vis un total de cent vingt mille hommes.

Bonaparte. — Vous avez mal lu! Avez-vous entendu parler du congrès de Châtillon?

Moi. — Oui.

Bonaparte. — Qu'en disaient-ils?

Moi. — Que vous refusiez de traiter, que vous ne vouliez pas vous départir des prétentions que vous avez mises en avant à Prague; que les souverains alliés étaient décidés...

Bonaparte, "s'arrêtant et me regardant fixement." — Décidés à quoi?

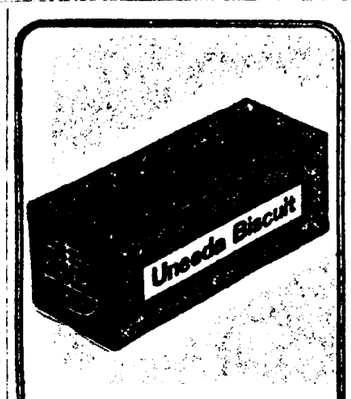
Moi, "étourdi du regard et hésitant." — ... à ne plus...

Bonaparte, "les yeux toujours fixés sur moi de cette manière qu'on lui connaissait." — Vous hésitez?

Moi. — Ce sont des propos dont je pense inutile d'entretenir Votre Majesté.

Bonaparte. — Je veux les connaître, s'ils intéressent ma personne ou mon Empire, non seulement vous devez me les dire, mais encore ("haussant la voix") je vous l'ordonne!

Moi, "ému, voyant que j'avais eu tort de m'avancer ainsi et ne sachant comment il allait prendre la confidence que j'allais lui faire." — Eh! bien, Sire, puisque Votre Majesté l'ordonne, je dois lui dire que les souverains ont résolu de ne plus traiter avec Elle.



Ayez en main une pièce de cinq cents.

Sous la main de l'épicier se trouve un paquet de Uneeda Biscuit à l'épreuve de la moisissure. Il vous tend le paquet — vous lui tendez la pièce. Un simple échange?

Non! C'est un échange remarquable—car vous avez dépensé une somme insignifiante pour un paquet de bonne nourriture; et l'épicier vous a vendu le plus nutritif des aliments faits avec la farine et qui est aussi propre, croustillant et délicieux que lorsqu'il fut sorti du four.

NATIONAL BISCUIT COMPANY

HYDRO- (eau)
THER- (chaleur)
MASS. (massage)

Procédé scientifique de bains turcs. Meilleur qu'une semaine au bord de la mer ou dans la montagne. Traitement de deux heures. Dames, de 8 à midi; messieurs de 1 heure à 8 heures et tout le dimanche. $1.00 par traitement. Six séances pour $5.00. Chiropodiste, manicure. Dortoirs $1.00; $25.00 par mois. Douche et natation, 50c; 25 pour $10.00. Leçons de natation.
726 rue Gravier.
M. et MME ROBERT OSBORNE.
10 mai—1 an

La Neutralité Suisse

La neutralité — obligatoire — de la Suisse commence à peser lourdement sur la conscience de beaucoup de ses fils.

On sait que cette neutralité, analogue à celle de la Belgique et au Luxembourg, a été garantie par les traités internationaux issus des délibérations du congrès de Vienne, il y a juste un siècle. Elle est inscrite dans l'acte final du 9 juin, 1815, qui résume ces traités. Or, il s'est passé il y a un mois un fait des plus graves, consigné dans un document officiel qui vient de paraître, qui a notre humble avis pose devant la Suisse un redoutable cas de conscience, qu'elle a désormais l'inéluctable devoir de résoudre.

Le gouvernement anglais a publié un "Livre blanc" qui contient une dépêche de la plus haute importance de l'ambassadeur d'Angleterre à Berlin, relative à la rupture des relations diplomatiques avec l'Allemagne. Le chancelier, M. Bethmann-Hollweg, a déclaré cyniquement à M. E. Goschen que la neutralité n'était "qu'un mot, un simple morceau de papier."

Parmi les puissances signataires des traités de Vienne qui garantissent la neutralité de la Suisse, figurent la Prusse et l'Autriche. Or, la Prusse a violé — et de quelle effroyable façon! — la neutralité belge après celle du Luxembourg. L'Autriche, alliée de l'Allemagne, vient de déclarer la guerre à la Belgique. Alors, la Suisse, le gouvernement de la Confédération helvétique, n'a-t-il pas le droit strict, légal, de s'adresser à l'Europe pour lui montrer que les faits accomplis l'autorisent pleinement à sortir "à son gré", s'il le juge bon, de sa neutralité?

La France, la Russie et l'Angleterre — les trois nobles alliées d'aujourd'hui — qui sont parmi les puissances signataires des traités qui garantissent la neutralité Suisse comme déliée de ses obligations internationales?

En vérité, le sentiment populaire en Suisse ne saurait se taire plus longtemps. L'Allemagne le sent bien, qui vient de faire afficher à Munich cet odieux mensonge que les Français auraient violé la neutralité suisse! L'Allemagne a osé lancer le bruit qu'il y aurait une entente secrète entre la Suisse et les gouvernements allemand et autrichien, à tel point que le gouvernement de la Confédération a dû faire publier un démenti, brutal comme un soufflet, par le ministre de Suisse à Londres.

Et puis, enfin, il y a autre chose que des traités internationaux! Devant cette lutte splendide et superhumaine entre la civilisation et la barbarie des Huns, les fils de la libre Helvétie ne peuvent contenir leur indignation. Ils s'engagent dans les rangs des volontaires qui vont se battre pour la France. Ils sont fiers du sang suisse versé depuis des siècles pour le service de la France...

Le général Susane, dans son "Histoire de l'infanterie française" (1876) écrit ceci: "On a calculé que depuis l'année 1477 jusqu'en 1830, un million de soldats suisses avaient servi la France. De Charles IX à Charles X de nombreux régiments suisses ont fait partie intégrante de l'armée française. Pendant les guerres du seizième siècle, ils ont fourni un tiers et quelquefois la moitié de notre infanterie."

Le maréchal de Schomberg disait: "Un corps de Suisses est, dans une armée française, ce que sont les os dans un corps humain". Les quinze régiments suisses du premier Empire — environ 16,000 hommes — furent décimés en Espagne et en Russie. Selon Maag ("Histoire des troupes suisses au service de Napoléon Ier", Bienne, 1893), le 3e régiment, cité à l'ordre du jour de l'armée, à Polotsk, n'avait plus que trois capitaines et soixante hommes. "Braves Suisses! s'écriait le général Merle, vous méritez tous la croix de la Légion d'honneur!" Napoléon leur accorda soixante-deux décorations. On compte quinze Suisses arrivés au grade de général de brigade ou de division, parmi lesquels des hommes comme Laharpe et Jomini.

Combien de Suisses ont regretté, pour la cause de la France et du droit, que les Allemands n'aient pas violé la neutralité du territoire suisse! Aujourd'hui, du moins, la cause serait entendue, et Bâle aurait inscrit, comme Liége, une page à jamais glorieuse dans les annales de la liberté. Car il n'y a vraiment qu'une seule voix en Suisse contre l'horreur et l'infamie allemande.

Notre confrère "le Temps", publiait à ce sujet, l'autre jour, une lettre bien significative d'un haut membre de l'enseignement. Et beaucoup de Suisses pensent tout haut ce qu'écrivait naguère notre confrère, M. André Mévil, dans la "Libre Parole": "Pas de neutres! Les choses ont pris une telle proportion qu'il n'est permis à personne de ne pas venir se ranger sous la bannière des peuples qui combattent pour la civilisation et la liberté..."

Et voici, pour finir, un petit fait qui en dit long sur l'état de l'esprit public en Suisse. Les autorités fédérales ne peuvent permettre, vu la neutralité officielle, que les particuliers fassent des démonstrations de sympathie pour les alliés. Or, on attend avec fièvre la première grande victoire française pour pavoiser, dans toute la Suisse, avec le drapeau tricolore. Et la police a prévenu, officieusement, que ce jour-là elle fermerait les yeux...

E. de M.

WEAR THE ROBBERT
Ses montures sont sans égales
H. J. ROBBERT
OPTICIEN SPÉCIALISTE
205-207 rue Carondelet Phone Main 4570
7déc—1an

Les Rhumes

devraient être "saisis avant d'éclore", car s'ils sont négligés, les résultats qui en dérivent peuvent être sérieux. Plusieurs cas de consomption, de pneumonie et autres maladies fatales, doivent leur commencement à un rhume. Au premier symptôme d'un rhume, protégez vous même en nettoyant foncièrement votre système avec quelques doses de

THEDFORD'S
Black-Draught

La véritable poudre végétale pour le foie

M. Chas A Bagland, de Madison Heights, Vie., dit: "Je me suis servi de Thedford's Black-Draught pour des dérangements d'estomac, indigestion et rhumes, et j'ai trouvé que c'était la meilleure médecine dont je me m'étais jamais servi. Il rajeunit un vieillard"

Insistez pour le vrai et l'original de Thedford.

E-67

AMUSEMENTS

L'ORPHEUM

M. Maclyn Arbuckle parait sur la scène du vaudeville cette semaine à l'Orpheum dans la petite comédie intitulée, "The Reform Candidate." Il est assisté de Mlle. Evelyn Wiedling, qui a si bien interprété le premier role de "Bought and Paid For." Le deuxième numéro au programme est M. Alfred Bergen, un des meilleurs baritons de l'Amérique. Viennent ensuite Doris, Dot et Alma Wilson, trois délicieuses blondes connues également sous le nom de "Blonde Triplets" dans une nouveauté de vaudeville: "Through the Looking Glass." Chas. de Haven et Freddie Nice nous offrent de très intéressantes danses dans "1913 Passing Show," "Cane Dance," "Tangled Footed Monkey Wrench" et d'autres.

Brown et Rochelle intéressent le public par un acte acrobatique. Les sœurs Oakland offrent des chansons aussi variées que leur costumes.

Les Frères Alexander sont les champions dans l'art de jongler avec des boules, avec une dextérité merveilleuse. Et pour terminer le "Orpheum Travel Weekly" fait faire à l'audience un voyage des plus pittoresques a travers le Japon, la Corse, l'Italie, l'Algérie et la Bretagne.

Le concert de l'orchestre accompagne les divers numéros de ce programme varié.

E. A. ANDRIEU
SUCCESSEUR
JULES ANDRIEU
PROPRIETES FONCIERES
STOCKS ET BONS
802 RUE PERDIDO
Membre de la New Orleans stock Exchange. P. O. Boite 11. Nouvelle-Orléans, Lne.

Feuilleton de l'Abeille de la Nlle-Orléans

No. 37 Commencé le 15 août 1914.

LE TÉNOR

PAR LE

PRINCE DIMITRI GALITZINE

(Suite)

La question d'argent troubla un peu la princesse.

— Tu sais, avoua-t-elle, notre situation financière n'est pas des plus brillantes...

Et elle se mit à raconter; mais Serge, sans la laisser finir, l'interrompit.

—Je vois que, par votre faute, nous sommes à moitié ruinés. Je ne vous reprocherai rien, et je vous enlève la possibilité de continuer de la même manière. Vous allez me donner vingt ou trente mille roubles pour les premiers temps, ils suffiront à mes dépenses pendant deux ans. D'ici là nous vendrons Krouchino... On plutôt, non; il peut encore donner des revenus. Partez là-bas avec mon père, le jour de notre mariage, sans différer. Vivez-y quelque temps, regardez...

— Mais, ni ton père ni moi ne comprenons rien dans la gérance d'une propriété.

— C'est très juste; mais l'épouvantail ne peut rien faire au moineau, et cependant le moineau a peur de l'épouvantail... L'intendant sera le moineau. Cela est nécessaire. D'abord là-bas vous dépenserez moins d'argent. En second lieu, dans trois mois j'y viendrai aussi, et, à mon arrivée, je trouverai au moins un semblant d'ordre...

—Pourquoi n'y vas-tu pas maintenant ?

— Pourquoi ?

Serge, se mit à rire. — Ayez pitié de moi! Je veux me distraire, et vous pouvez bien vous ennuyer un peu pour votre fils, surtout si votre fils le veut. Soyez bien persuadée que je vous sauverai de la ruine. Je m'occuperai énergiquement de cette affaire.

Anna Alexandrovna, après quelques objections, fut obligée de s'incliner. Evidemment elle aurait préféré ne pas aller dans sa propriété, mais elle ne sut se soustraire aux exiggences catégoriques de Serge.

Varia reçut deux lettres le même jour, la première de Nadia, l'autre de Mlle Zvantzeva. Nadeyda Pavlovna disait qu'elle était très malheureuse avec son mari. Nicolas Ivanovitch lui reprochait continuellement sa pauvreté, la conduite de sa sœur, la situation difficile de ses parents... Il était acariâtre, chicanier, et ne paraissait éprouver de plaisir qu'à voir pleurer Nadia. Ils se préparaient à revenir en Russie dans un mois.

— Dieu merci, dit Varia, notre vie de famille ne ressemblera pas à celle-ci.

—Nadia est la seule coupable, dit Serge en haussant les épaules, je lui disait bien à cette sotte que Chastikoff est un vilain vaurien.

Mlle Zvantzeva, qui ne savait encore rien du mariage de Varia, priait encore son amie de venir chez elle, pour l'été, passer trois mois: "Même trois ans, même toujours, nous t'aimons tant!"

Varia cacha cette lettre à Tchavroff.

— Je répondrai plus tard, pensait-elle, je lui écrirai tout... Pour nous, ce qui sera le mieux, ce sera de lui envoyer une dépêche de l'étranger. Elle s'étonnera et sera contentte pour moi.

Varia passa dans une agitation douloureuse les jours qui précédèrent immédiatement son mariage. Jusqu'au dernier moment, elle eut peur de voir surgir quelque obstacle et s'obscurcir soudainement le clair tableau de son bonheur.

CHAPITRE XIV.

LE JOUR DESIRE.

...Et que la femme ait la crainte de son mari.

En recevant les félicitations, en sortant de l'église, en prenant place dans la voiture, Varia entendait continuellement cette phrase prononcée à hautte voix par le diacre. Ces mots résonnaient à ses oreilles comme une menace. Toute la résolution de Varia, née de la certitude que personne ne saurait la vérité sur elle, chancelait.

Mais quand Varia vit la figure gaie et bonne de Serge, son mari, ses craintes disparurent peu à peu. — Non, comme je suis sotte, pensa-t-elle; et elle se mit à rire avec les autres, s'abandonna entièrement à son bonheur, sans appréhension secrète. Maintenant, elle voulait rester seule avec Serge le plus vite possible. Ls cinq ou six prsonnes auxquelles se limitait le nombre ds invités à son mariage la gênaient.

Un des garçons d'honneur, un jeune homme très bien, avec un profil de mérinos, ne la quittait pas des yeux, comme s'il était frappé d'un amour soudain. Varia le remarqua. Je dois être jolie, pensa-t-elle; puis elle passa aussitôt à la pensée du bonheur qui les attendait Serge et elle. Elle le trouvait extrêmement beau. Tchavroff avait pâli, maigri, ces deux derniers jours; son regard était plus aigu et plus profond.

— Eh bien! te voilà princesse, je te félicite, dit Anna Alexandrovna, et elle embrassa Varia.

Celle-ci ne comprit pas tout de suite.

— Princesse ? Ah! oui, dit-elle enfin; et elle se mit à rire, — je n'y pensais même pas; mais, en effet, je suis à présent princesse Tchavroff, comme vous.

Lorsqu'ils furent arrivés à la maison, Serge courut après Varia dans sa chambre.

— Oh! ma chérie, comme je suis heureux, mais comme ils m'ennuient tous, dit-il en enlaçant sa femme.

— Je ne puis pas le croire, répondit-elle, tout cela s'est passé si rapidement, c'est tellement inconcevable... Mais je suis heureuse, heureuse à la folie.

— Change vite de toilette, ma chérie, nous allons être en retard... Vite, vite... Je désire tant partir d'ici avec toi.

Il alla hâter les domestiques. Paul Pétrovitch le rencontra et l'arrêta.

— Ecoute, dit-il à son fils, comprends-tu bien l'acte important qui vient de s'accomplir dans ta vie ?...

— Oui, oui, interrompit Serge; excusez-moi, je suis pressé.

Le vieillard fut mortifié. — Je voulais te donner quelques conseils...

—Vraiment, c'est inutile. Comme j'ai pu voir tout à mon aise votre vie avec maman, je saurai comment me conduire ne vous inquiétez pas.

Il quitta son père tout désappointé et courut chez Anna Alexandrovna.

— Eh bien! dit-il, tout est prêt pour votre départ ? Vous partez aujourd'hui ? A trois heures ?

— Oui, répondit la princesse renfrognée, puisque je suis obligée d'obéir à tes ordres.

— Oui, obligée, répéta distraitement Serge; et il partit pour hâter de nouveau Varia.

— Dépêche-toi, ma petite Varia, lui dit-il à travers la porte; fais attention, car si nous sommes en retard, je me fâcherai.

Elle lui répondit par un rire joyeux.

Jusqu'au départ, Tchavroff ne put rester en place. Il courait d'une pièce à l'autre, allumait cigarettes sur cigarettes, les jetait à terre but beaucoup de vin, et murmurait à chaque instant: "Comme je suis heureux!" Il bouillait d'impatience, s'agitait, regardait la pendule, et dans l'intervalle, il eut le temps de dire une foule de choses déplaisantes au garçon d'honneur — le mérinos.

— Mais qu'avez-vous à me féliciter cinq fois de suite ? lui dit-il; décidément, je ne comprends pas ce que vous voulez. Ma reconnaissance ? Eh bien! je vous remercie, mais laissez-moi tranquille. Est-il possible que vous vous imaginez que vous m'interessez ! Non, c'est tout simplement révoltant.

Le mérinos salua, tout décontenancé.

— Comme je suis heureux Comme je suis heureux! répétait Serge. Je ne peut même pas me le figurer... Est-il possible que ce soit vrai! Ce à quoi je n'ai cessé de penser depuis six mois, cela s'est accompli! Varia, la charmante et bonne Varia, est ma femme. Dans quelques minutes nous serons seuls, débarrassés de tout ce monde qui nous ennuie, nous nous appartiendrons complètement l'un à l'autre...

— Il est temps de partir, dit-il.

— C'est trop tôt, fit observer la princesse; j'ai envoyé un homme prendre les billets et enregistrer les bagages. Nous avons encore une heure entière devant nous.